Modèles linguistiques

58 | 2008

Pratiques de la rhétorique de l'Antiquité au XVIII^e
siècle

Rhétorique et société chez Cicéron

Jacques-Emmanuel Bernard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ml/368>

DOI : 10.4000/ml.368

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 31 octobre 2008

Pagination : 47-63

Référence électronique

Jacques-Emmanuel Bernard, « Rhétorique et société chez Cicéron », *Modèles linguistiques* [En ligne], 58 | 2008, mis en ligne le 10 septembre 2013, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ml/368> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ml.368>

Rhétorique et société chez Cicéron

Jacques-Emmanuel Bernard

A qui s'en tiendrait à une conception de la rhétorique postérieure à la restriction de son champ disciplinaire, selon le schéma naguère dégagé par Gérard Genette (éloquence, figures, métaphore), la pratique oratoire de Cicéron risque d'apparaître comme l'art de « faire de grands souliers pour un petit pied » (Montaigne, *Essais*, 1588, I, 51). Fondée en outre depuis Aristote sur des stéréotypes logico-discursifs, permettant toutes sortes de combinaisons structurales répertoriées par la topique sous le nom de lieux, la rhétorique représente à certains égards une radicalisation du langage et de la logique, au prix d'un effort extraordinaire d'abstraction et de généralisation¹. Dans la perspective qui est la nôtre, celle de l'histoire socio-culturelle, nous voudrions montrer que la rhétorique cicéronienne apparaît plutôt comme la tentative d'adapter au plus juste l'efficacité de la parole persuasive aux réalités et aux valeurs de la société romaine de la fin de la République. Après avoir rappelé le lien entre les données historiques et les pratiques rhétoriques dans la théorisation cicéronienne de la *Res publica*, nous verrons comment le principe de convenance, unissant adaptabilité du langage et sociabilité, se déploie dans ses discours et plus encore dans ses lettres.

1. Le contexte socio-historique

1.1. La *Res publica* : données constitutionnelles et personnelles

Les travaux des historiens ont souligné depuis longtemps le caractère holiste de la société romaine sous la République, où la vie civique joue un rôle si prépondérant qu'elle apparaît comme constituant « une véritable structure, c'est-à-dire un ensemble cohérent animé par une très forte logique interne. Dans cette structure, comme il est naturel, chacun des éléments est, par rapport aux autres, dans une relation qui demeure relativement fixe, et toute modification de l'un des éléments entraîne, à plus ou moins brève échéance, la modification des autres »².

Rappelons que la République romaine repose sur un système

-
1. La *Rhétorique* d'Aristote vient de faire l'objet d'une nouvelle traduction commentée ; voir P. Chiron, 2007, qui retrace dans son contexte historique et philosophique la genèse de ce texte majeur, aux multiples implications, tout en soulignant sa profonde cohérence et son caractère intemporel.
 2. C. Nicolet, 1976, p. 507. Sur l'holisme comme idéologie valorisant la totalité sociale, voir L. Dumont 1983, p.303.

politique complexe, de type oligarchique, où le peuple, réparti en tribus selon la fortune de chaque citoyen, se réunit à intervalles réguliers dans des assemblées politiques, les comices, pour élire les magistrats et voter les lois. L'égalité est plus juridique que politique car le principe censitaire a pour conséquence que le pouvoir réel reste entre les mains d'une classe gouvernante plutôt fermée, parcourant le *cursus honorum*, la carrière des honneurs, au cours duquel sont assumées les différentes charges de la vie politique – questure, édilité, préture, consulat. Il s'agit de la noblesse, constituée à Rome par les familles dont les membres ont exercé des magistratures donnant accès au Sénat, et constituant de ce fait la classe sénatoriale, par contraste avec les chevaliers, davantage tournés vers les affaires (grand commerce, travaux publics, ferme des impôts), et par opposition à la plèbe, désignant, à la fin de la République, le petit peuple, formé par les paysans pauvres, les petits commerçants, les artisans.

A ces éléments constitutionnels s'ajoutent des éléments d'ordre personnel. La société repose, en effet, sur l'influence déterminante qu'exercent certains individus sur l'ensemble des autres, non seulement dans le cadre du pouvoir politique qu'on vient d'évoquer, mais aussi à travers le lien clientélaire qui unit un citoyen puissant, le patron, et l'ensemble de personnes qui s'attachent à lui, en lui rendant des services déterminés en échange de sa protection. Pour fédérer autour de soi une clientèle, il faut jouir d'une grande autorité, provenant de ses qualités d'homme d'action, de sa capacité politique, mais aussi de sa fortune, de la dignité attachée à son statut social ou de la gloire de ses ancêtres. Cette autorité, personnelle ou héritée, est à la base des relations entre Romains : « il n'est personne qui n'exerce son *auctoritas* ou ne subisse celle d'un autre »³.

L'amitié elle-même entre dans cette sphère de la vie civique. Notion politique, l'amitié est marquée par l'utilitarisme et l'intérêt, et se comprend d'abord dans un cadre officiel, hiérarchisé. S'il peut exister une amitié désirable pour elle-même, comme un idéal de vie et un désir de communion totale, dont Cicéron s'est fait le philosophe dans son célèbre *De amicitia*, le lien entre les « amis » a d'abord une connotation juridique : « le mot amitié a un sens pour les politiciens romains. Il ne signifie pas qu'on s'aime, mais qu'on s'accepte avec loyauté, qu'on s'estime lié par la justice et le devoir ».⁴ Quel que soit le degré d'affection et de désintéressement, l'amitié est fondée sur le don et le contre-don, pour employer la terminologie de Marcel Mauss⁵. L'amitié trouve sa réalisation effective et concrète dans les bienfaits et les services (*beneficia*) qu'accomplissent les amis, dans le cadre de leurs obligations (*officia*). Ils

3. J. Hellegouarc'h, 1963, p. 297.

4. C. Nicolet-A. Michel, 1964, p. 92.

5. M. Mauss, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », dans *Sociologie et anthropologie*, Paris, 1950 (1ère édition) ; 7e édition, coll. Quadrige, PUF, 1997, p. 145-273.

acquièrent par là le droit à des services analogues (*merita*).

1.2. Cicéron orateur et homme politique

Dans cette société républicaine, Cicéron occupe une place singulière. Issu de la classe des chevaliers, Cicéron est un « homme nouveau », terme désignant à Rome le premier d'une famille à obtenir une magistrature supérieure permettant d'accéder à la noblesse sénatoriale. Après un brillant parcours, sans autre appui initial que son prestige d'avocat et d'orateur, le provincial d'Arpinum accède en 63 au consulat, la plus haute magistrature dans la Rome républicaine. Cette ascension spectaculaire, Cicéron la doit au patronage judiciaire qu'il a exercé avec succès, en assistant de son éloquence et de sa science du droit les clients qui recouraient à ses compétences au cours des multiples procès qui jalonnent l'histoire sociale et politique de la Rome tardo-républicaine. Cicéron a ainsi contribué à introduire le charisme oratoire, pétri de savoir hellénique, parmi les différentes formes de prestige social conformes aux normes civiques de Rome, au premier rang desquelles figurait le triomphe militaire⁶. Mieux encore, il a placé l'orateur au sommet de son idéal politique (*Cedant arma togae* ! « que les armes cèdent à la toge »), cherchant à définir dans ses traités de rhétorique les conditions pour que l'homme de parole soit l'inspirateur du conseil de la cité, le guide qui mène la communauté, celui que l'autorité de son opinion, affirmée par la connaissance de l'homme et du monde, et que son éloquence placent au dessus des autres au Sénat, dans les assemblées du peuple et les procès politiques⁷.

Grâce à son *auctoritas*, où se mêlent habileté politique et habileté rhétorique, poids de la tradition et force de la persuasion, Cicéron crée autour de lui un vaste réseau d'amis et de protégés, dont témoigne l'abondante correspondance que nous avons conservée. Ce sont en particulier les lettres de recommandation, touchant toutes les classes de la société romaine, des affranchis aux sénateurs les plus influents, qui révèlent le prestige et la puissance sociale de Cicéron⁸.

Ces données de l'histoire sont nécessaires pour comprendre le lien que Cicéron établit entre la tradition romaine et le langage dans sa théorisation de la politique. Tout d'abord il concilie la parole sophistiquée, parole sans sujet, dont la force réside dans le seul discours, avec la vision traditionnelle de l'ancienne Rome où l'orateur est entendu moins pour ce qu'il dit que pour ce qu'il est⁹. Pour Cicéron, la force persuasive de l'éloquence vient à la fois de l'énoncé, de l'énonciation et du sujet de l'énonciation. Ensuite, Cicéron rappelle dans le *De re publica* que la cité romaine est le résultat d'une histoire collective, qu'elle n'est pas un simple

6. J. M. David, 1992, chapitre 8, « Cicéron, l'orateur et son modèle », p. 367-399.

7. *De oratore*, III, 63.

8. E. Deniaux, 1993, p. 20.

9. F. Dupont, 1982, p. 23-33.

conglomérat d'individus, mais représente bien plutôt une totalité organique où chacun a son rôle, des droits et des devoirs déterminés. La cité est fondée sur le droit et la communauté d'intérêts, sur la *fides*, la « bonne foi », qui unit mutuellement les citoyens, sur le respect des classes et des ordres. Mais ce qui unit en premier les hommes, dit l'Arpinate, c'est le langage : l'intelligence a commencé à appliquer des mots aux choses, comme des signes, et les hommes naguère sans lien entre eux furent unis par « le plus agréable des liens : le langage », *iucundissimo sermonis uinculo*¹⁰.

Le rôle de la langue est dès lors fondamental dans la sociabilité, dans le rapport entre les hommes. L'homme n'est-il pas le seul être vivant qui ait « le sentiment de ce qu'est l'ordre, de ce qui convient, de ce qu'est la juste mesure des choses dans les actes et les paroles »¹¹ ? Orateur et théoricien de l'éloquence, Cicéron va développer une notion centrale, la convenance, au cœur de sa pensée politique et rhétorique.

2. Rhétorique et sociabilité

2.1. La convenance : définition et étymologie

La convenance (ou le convenable) peut être définie comme la capacité de l'orateur à adapter son discours aux circonstances. Cette adaptation requiert une compétence qui déborde largement le cadre strict de l'*ars rhetorica* car elle sert de mesure pour définir l'orateur idéal. Rappelant que l'éloquence est fondée sur la sagesse, et que l'orateur doit voir ce qui est séant non seulement dans les idées, mais aussi dans les mots, Cicéron a ainsi présenté l'étendue de son application : « Ni toutes les conditions, ni toutes les dignités, ni toutes les autorités, ni tous les âges, ni même tous les lieux, les temps, les auditoires ne doivent être traités avec la même sorte de mots ou d'idées, et toujours dans chaque partie d'un discours comme de la vie il faut considérer ce qui est séant »¹². L'expression *quid deceat* employée par Cicéron sert à exprimer, parallèlement à celle d'*aptum* utilisée ailleurs, le concept grec de *πρέπον*, origine du *decorum* latin, résultant de l'activité de jugement impliquée par le verbe *deceat*¹³. A *deceat* se rattachent deux substantifs¹⁴ : *decus* (bienséance, décence, dignité, d'où « honneur » et « beauté ») et *decor*, ainsi qu'un adjectif : *dignus*,

10. *De republica*, III, 3.

11. *De officiis*, I, 14 : *quid sit ordo, quid sit quod deceat, in factis dictisque qui modus*.

12. *Orator*, XXI, 71 : *Non enim fortuna, non omnis honos, non omnis auctoritas, non omnis aetas, nec uero locus aut tempus aut auditor omnis eodem aut uerborum genere tractandus est aut sententiarum, semperque in omni parte orationis ut uitae quid deceat est considerandum*.

13. *Orator*, 70. Le mot de *decorum* est tardif chez Cicéron, qui lui préfère d'abord *aptum*, avant de l'introduire avec précaution dans l'*Orator* ; voir A. Desmoulièz, 1976, p. 277.

14. A. Ernout-A. Meillet (1959-1960), p. 166-167, que nous suivons ici.

correspondant pour le sens à « *axios* », digne. La racine renvoie d'autre part aux dérivés : *dignitas*, mérite, dignité, haut rang (sens abstrait et concret, se disant spécialement des charges honorifiques dans l'Etat), des composés : *indignus* et ses dérivés. Ce double lien à la dignité et à la beauté atteste la richesse sémantique que la notion acquiert dans sa romanisation¹⁵.

2. 2. Les implications sociolinguistiques

Comme le montre l'extension de son champ sémantique, la doctrine rhétorique de la convenance a des implications techniques, philosophiques, esthétiques, sociales, étroitement liées dans la pensée cicéronienne¹⁶.

Convenance rhétorique

a) Adaptation technique

Pour emporter l'adhésion, l'orateur doit adapter tous les lieux que lui fournit la rhétorique aux besoins de la cause : adaptation du ton, recherche du style approprié, utilisation de procédés et d'arguments qui relèvent d'une stratégie oratoire propre à persuader l'auditoire¹⁷. La tripartition stylistique y joue un rôle essentiel. La tradition rhétorique distingue trois genres de style, le style simple ou ténu, le style moyen, le style grand et

15. L. Pernot, 2000, p. 140.

16. Voir G. Molinié, 1992, *s.u.* « *convenant* » : « Le caractère convenant est essentiel en rhétorique. Il s'agit d'un considérant à la fois moral, social et technique ». Si l'auteur omet la dimension esthétique, elle apparaît bien en revanche dans l'article qu'il consacre au *decorum*, *s.u.* : citant la définition qu'en donne Ramus (« Le *decorum* est cette perfection que les arts nous permettent de connaître par leurs préceptes spécifiques, et la raison et la sagesse des hommes par elles-mêmes »), il souligne bien qu'elle est un mixte d'esthétique et de morale psychologique. Comme nous le verrons ci-dessous, le concept de *dignitas* auquel est lié celui de *decus/decorum*, s'emploie aussi bien en rhétorique qu'en politique ; voir en particulier J. Hellegouarc'h, 1963, p. 397, note 3, qui parle de « confusion de l'aspect esthétique et de l'aspect politique », et de « confusion de l'aspect rhétorique et de l'aspect moral et social ». Sur l'enrichissement progressif de la notion de convenance chez Cicéron, voir A. Desmoulié, 1976, p. 266-316.

17. Sur l'adaptation dans l'argumentation rhétorique, voir la clarification de G. Declercq, 1992, p. 40 : « L'adaptation de l'orateur à l'auditoire ne doit pas être comprise comme une conduite opportuniste, mais comme une règle technique de recherche des prémisses. L'orateur construit son argumentation à partir de propositions acceptées par son auditoire, mais son travail argumentatif tend à faire adhérer ce même auditoire à des propositions nouvelles (enjeu de la persuasion) qu'il s'efforce de déduire des premières, pour les rendre acceptables par l'auditoire. Opération à la fois dynamique et pédagogique, la persuasion n'est donc pas assentiment, mais transfert d'adhésion de valeurs admises à des valeurs, jugements ou projets non encore admis par le public ».

grave¹⁸. Les rhéteurs dénombrent parallèlement les diverses qualités du style, comme la correction, la clarté, l'ornementation. Les préceptes invitent à jouer de ces principes pour accomplir les devoirs de l'orateur, instruire, plaire, émouvoir. Ainsi Cicéron dans l'*Orator* : le style doit « être précis dans la preuve, moyen dans le charme, véhément quand il s'agit de fléchir »¹⁹.

Même si le talent naturel y a évidemment son rôle à jouer, il s'agit bien d'une technique, qui peut faire l'objet d'un enseignement, comme le montre l'*Institution Oratoire* de Quintilien, où sont mentionnés à la fois les discours réels de Cicéron, prononcés au forum, et les sujets d'école (*scholastica materia*) que l'on propose pour les déclamations²⁰. Certes, l'aspect technique de la convenance est exposée en termes généraux, puisqu'elle est par définition affaire d'opportunité, jamais identique d'une situation nouvelle à l'autre, mais la rhétorique, avec ses préceptes, est là pour faciliter la tâche²¹. Cette convenance technique relève d'une véritable théorie de la communication, sensible en particulier à la question des actes du discours, c'est-à-dire à la valeur performative et interlocutoire de la parole²², conforme au demeurant à l'utilitarisme romain²³.

b) Adaptation psychologique

Héritière de la $\Psi\upsilon\chi\alpha\gamma\omega\gamma\iota\alpha$ platonicienne, telle qu'elle est exposée dans le *Phèdre*, la convenance doit tenir compte des particularismes psychologiques, liés notamment à une classe d'âge, à un type de caractères, dans des situations particulières. Le tempérament de celui qui parle se reflète dans ses paroles. La rhétorique, prise dans son ensemble, se déploie dans le champ des relations humaines et intersubjectives : à ce titre, la composante psychologique est un aspect fondamental de l'argumentation : elle permet de définir « l'acceptabilité affective » de l'argument pour un auditeur (ou un auditoire) particulier²⁴.

18. L. Pernod, 2000, p. 85.

19. *Orator*, XXI, 69 : *subtile in probando, modicum in delectando, uehemens in flectendo*.

20. *Institution oratoire*, XI, 1, 82 et 83.

21. Sur la difficulté d'enseigner la convenance, voir Cicéron, *De oratore*, I, XXIX, 132, ce qui ne l'empêche pas de donner lui-même des préceptes. Pour un exposé général de la problématique, voir F. Desbordes, 1996, p. 35-36. Sur la relation entre *ars*, *natura* et *exercitatio* à propos du *decorum*, voir A. Michel, 1983, p. 360 : « elle ne s'enseigne pas et pourtant elle fait partie de l'enseignement », et surtout p. 365.

22. Voir G. Achard, 1994²

23. Voir J. Cousin, 1979, p. 151.

24. Voir G. Declercq, 1992, p. 76-77. On se souvient que dans le *Phèdre* (271 d), Platon précise que la rhétorique, suivant les leçons de la philosophie, doit déterminer les relations de causalité qui peuvent exister entre types de discours et types psychologiques.

2.3 Convenance éthique

La question de la convenance engage en outre une éthique du comportement : pour efficaces qu'ils soient, les moyens pratiques de la persuasion ne constituent pas le tout de la rhétorique, la fin ne les justifie pas. Le sens de la convenance est d'abord une affaire de sagesse, en particulier de *prudentia*, « d'intelligence », de « prévoyance »²⁵ : le bien moral (*rectum*) dont elle relève trouve son application pratique dans l'*officium*, le « devoir », qui peut aller du simple respect des bienséances, par exemple à l'égard du rire²⁶, à une conformité ontologique au bien moral. Elle n'est pas dissociable des vertus où se reflète la précellence de l'homme, la mesure et la tempérance, la constance, le respect des autres, l'exercice de la prudence, la recherche du Bien et de la vérité, qui sont au fondement de la morale cicéronienne. Ces considérations de Cicéron, puis de Quintilien, sur la convenance, visent à concilier l'utile et la « beauté morale », l'*honestum*. La « beauté morale » apparaît dès lors comme une norme ultime idéale à laquelle il convient de se référer pour agir en société, dans le cadre des *officia*, des « devoirs ». Si le débat entre pragmatisme et idéalisme puise ses sources dans l'histoire de la philosophie, en particulier du stoïcisme²⁷, l'essentiel pour Cicéron n'est cependant pas la conformité abstraite à des valeurs, aussi élevées soient-elles, mais plutôt la tentative d'esquisser, à la lumière de son expérience et de l'humanisme de sa pensée, ce que peut être une vie réussie, où se reflète la dignité de la *natura hominis*, la « nature humaine »²⁸.

2.4 Convenance esthétique

Dans cette double perspective, rhétorique et éthique, le soin du style (*cura scribendi*) ne se réduit pas à la seule dimension technique ou à une pure sociologie du langage. Comme l'écrit A. Desmouliez, « en faisant du principe de convenance la règle d'or de son esthétique, Cicéron a prouvé quelle importance exceptionnelle il lui accordait »²⁹. Elle est affaire de goût et d'esprit de finesse, de mesure, dans l'utilisation non exclusive des trois styles définis par la tradition. Le style est lié à la beauté, et en particulier à

25. Cicéron parle aussi de *temperantia*, voir *De officiis*, I, 93-151.

26. On a ainsi pu parler d'une éthique du rire chez Cicéron, cf. A. Desmouliez, 1976, p. 303 ; ou encore d'une « déontologie » du rire, A. Yon, 1964 (2002), p. LII.

27. Sur les sources philosophiques de Cicéron sur ce sujet, voir M. Testard, 1965, p. 25-50, qui expose la question de la part panétienne du traité et de l'inspiration personnelle de l'Arpinate. Voir aussi A. Michel, 1983, p. 363 et p. 367, note 2, sur l'influence conjointe du platonisme, du stoïcisme et de la morale panétienne. Sur la convenance, voir surtout A. Desmouliez, 1976, p. 266-316.

28. Voir A. Michel, 1983, p. 367 : « la convenance devient (...) recherche des exigences essentielles, construction de l'idéal à partir des promesses du réel, de ses lacunes aussi (...) Toute convenance est adaptation à un idéal, toujours imparfaite, toujours progressive ».

29. A. Desmouliez, 1976, p. 266.

la beauté morale. On peut lui appliquer ce que Cicéron dit de l'analogie entre l'objet de la vue et l'âme : « Pour les objets eux-mêmes que perçoit la vue, aucun autre être vivant n'en sent la beauté, le charme, la convenance des parties. Or la nature et la raison transposant cette image, du domaine de la vue à celui de l'âme, estiment qu'il faut, bien davantage encore, respecter la beauté, la cohérence, l'ordre dans les desseins et les actions ; et elle se garde de toute laideur ou mollesse, dans l'ensemble de ses pensées et de ses actes, afin de ne rien faire ou penser par passion.³⁰ ». La beauté de l'écriture reflète la recherche du Bien idéal. Ce souci de l'esthétique se traduit par le renvoi constant, chez Cicéron comme chez Quintilien, aux poètes, aux tragiques, aux comiques, aux autres arts, dans le sillage d'Aristote, rapprochant la rhétorique de la poétique³¹. Il faudra donc rapprocher le style de la *uenustas*, beauté naturelle, concrète, intrinsèque, et de la *dignitas*, résultant de l'accord entre la nature et l'être³². C'est ainsi que le style, au-delà de son efficacité rhétorique, acquiert « sa dignité esthétique »³³.

2.5. Convenance socio-politique

Quelque idéalistes qu'elles puissent paraître, ces considérations ne s'insèrent pas moins dans les cadres sociaux et politiques de la cité, où se reflète une *doxa* collective, fondement de la vraisemblance rhétorique. L'efficacité de la convenance rhétorique, dans ses aspects techniques et psychologiques, résulte de l'adéquation à la condition sociale (*fortuna*) du destinataire de la parole de l'orateur. Loin d'être théorique, la question du style tient compte des réalités de la cité romaine : dignités, charges, hiérarchies, conflits politiques... La notion de *decus* en particulier, « beauté », « ornement », est liée à celle de *dignitas*, dont on sait la richesse sémantique dans le vocabulaire des relations politiques sous la République, où elle sert à définir le statut de l'individu, sa gloire en particulier, déterminée par ses mérites et ses vertus³⁴. Comme l'écrit J.

30. *De officiis*, I, 14 : *Nec uero illa parua uis naturae est rationisque, quod unum hoc animal sentit quid sit ordo, quid sit quod deceat, in factis dictisque qui modus. Itaque eorum ipsorum quae aspectu sentiuntur, nullum aliud animal pulchritudinem, uenustatem, conuenientiam partium sentit ; quam similitudinem natura ratioque ab oculis ad animum transferens, multo etiam magis pulchritudinem, constantiam, ordinem in consiliis factisque conseruandam putat cauetque ne quid indecore effeminateue faciat tum in omnibus et opinionibus et factis, ne quid libidinose aut faciat aut cogitet.*

31. Voir par exemple, dans le *De officiis*, I, 113-114, le rapprochement des personnages historiques, Caton et César, avec des personnages de l'épopée homérique ; *ibid.*, 145 : l'analogie entre la civilité (*humanitas*) et l'harmonie musicale. De même Quintilien, *Institution oratoire*, XI, 1, 37-40 : analogie entre l'art oratoire et le théâtre.

32. A. Desmouliéz, 1976, p. 316.

33. *Ibid.*.

34. J. Hellegouarc'h, 1963, p.388-415.

Cousin la réalité incluse dans le concept d'*aptum* se définit « par rapport aux intéressés, aux auditeurs (...), l'homme même, avec une majuscule qui en symbolise l'entité, l'Homme qui parle et l'Homme qui écoute, au milieu d'une société qui vit dans l'histoire »³⁵. La rhétorique de la convenance rejoint ainsi l'enseignement politique du *De re publica* : puisque, comme nous l'avons vu, la cité romaine ne se réduit pas à une juxtaposition d'individus, mais représente bien plutôt une totalité organique où chacun a son rôle, l'adaptabilité du langage devient possible. En tenant compte de la prégnance des catégories collectives dans la mentalité romaine, le langage échappe à l'éclatement et à l'éparpillement. Il existe en effet des manières spécifiques de s'adresser à des catégories sociales, en fonction de leur *dignitas* propre, afin de refléter « l'échelle sociale », les *gradus dignitatis* ³⁶. Une telle conception de la rhétorique, en évitant que soient disjointes la parole de l'action, sert les intérêts de la communauté sociale, *societas generis humani* ³⁷, que l'Arpinate place au-dessus de la connaissance et de la science ³⁸.

3. Pratiques discursives

3.1. Parole de l'éloquence et parole de la conversation

Cette attention portée à la convenance a des implications concrètes dans la pratique discursive des Romains, telle que Cicéron l'a lui-même illustrée dans ses discours, dans ses dialogues ou dans ses lettres. Ce sont ces dernières qui retiendront notre attention : plus encore que dans les discours, prononcés nécessairement dans un cadre solennel, on y voit à l'oeuvre toute la souplesse de la langue cicéronienne en conformité avec les exigences sociales et politiques contemporaines. Les lettres ont en outre un statut sociétal ambivalent, relevant tantôt de la sphère individuelle tantôt de la sphère collective, dans une Cité où a longtemps perduré le clivage d'origine archaïque entre la parole privée et la parole publique selon le contexte et le rituel de l'énonciation : « Un mot prononcé dans un espace privé définissait l'avenir de particuliers, un autre prononcé dans un espace public définissait celui de la communauté »³⁹.

Nous partirons d'un passage d'une lettre à Papirius Paetus, rédigée dans le milieu des années 40, qui constitue un véritable métatexte sur la pratique épistolaire :

« Mais au fait, de quoi ai-je l'air à tes yeux, dans mes lettres ? N'est-ce pas de te parler en langage plébéien (*plebeio sermone*) ? En effet, on ne

35. J. Cousin, 1979, notice, p. 150.

36. Sur cette notion, voir J. Hellegouarc'h, 1963., p. 400.

37. *De officiis*, I, 153.

38. *De officiis*, I, 158.

39. J. M. David, 1992, p. 488. Pour l'épistolarité, nous renvoyons à J.-E. Bernard, 2007a.

s'exprime pas toujours de la même façon ; en quoi une lettre ressemble-t-elle à un discours judiciaire (*iudicium*) ou à une harangue (*contio*) ? Qui plus est, nous n'avons pas coutume de traiter tous les discours judiciaires eux-mêmes d'une seule et même façon : nous plaidons des causes privées, surtout quand elles sont minces, dans un style plus simple, les affaires capitales ou d'honneur avec plus d'élégance, bien entendu. Les lettres, nous les tissons d'ordinaire avec les mots de tous les jours »⁴⁰.

La première distinction importante concerne le contexte social de la parole. D'un côté nous avons la parole ordinaire, celle de la conversation, réélaborée par l'écriture épistolaire, le *sermo*, qualifié ici de plébéen dans un passage ironique où Cicéron reproche à son destinataire d'oublier les illustres patriciens de sa famille alors que la branche plébéienne, elle, fut indigne de la République⁴¹. De l'autre, nous avons le langage des discours et des assemblées, c'est-à-dire la parole oratoire. Cicéron prend ici en considération les deux grandes catégories sociales de la parole à Rome, telles qu'il les a présentées dans le *De officiis*, la *contentio* et le *sermo*, entendues comme parole de l'éloquence et parole de la conversation⁴². La *contentio* renvoie aux batailles politiques et judiciaires de la curie et du forum ; comme l'indique l'étymologie du mot (*contendere*, « tendre avec force »), elle dénote une tension de la voix ; elle implique puissance de la parole, élévation du style, tandis que le *sermo* envisage la parole comme échange de propos, dans une langue familière, quotidienne. Sur le plan strictement linguistique, nous avons d'un côté une langue oratoire, stylisée, *oratio numerosa*, « prose rythmée », selon la dénomination latine que l'on trouve chez Quintilien, attentive aux organisations phoniques, verbales et structurales, contribuant par là à une construction savamment ordonnée de la phrase ; de l'autre, c'est l'*oratio soluta*, « prose disjointe », au caractère délié, sans lien, à opposer de surcroît à l'*oratio uincta*, enchaînée, de la poésie⁴³. La métrique y est un élément discriminant fondamental puisque les anciens, très sensibles au rythme, introduisaient (ou pas) une succession déterminée de syllabes longues et de syllabes brèves.

Ces données sociolinguistiques sont particulièrement visibles dans un double fait de langue caractéristique de la correspondance cicéronienne : l'utilisation du grec et de la métrique. Par rapport à une langue standard,

40. *Fam.*, 9, 21, 1 (=DCCCCXLII) : *Verum tamen quid tibi ego uideor in epistulis ? nonne plebeio sermone agere tecum ? Nec enim semper eodem modo. Quid enim simile habet epistula aut iudicio aut contioni ? Quin ipsa iudicia non solemus omnia tractare uno modo : priuatas causas et eas tenuis agimus subtilius, capitis aut famae scilicet ornatus ; epistulas uero cottidianis uerbis texere solemus.*

41. *Fam.*, 9, 21, 2 et 3. Sur le *sermo plebeius*, voir R. Müller, 2001, p. 86-88.

42. *De officiis*, I, 132. Sur les distinctions entre *oratio*, *sermo* et *contentio*, voir L. Gavouille, 2004, p. 45.

43. Voir J. Dangel, 1996, p. 253.

en l'occurrence le *sermo quotidianus*, le grec et la métrique sont dans un rapport inversé : le grec est une alternative linguistique extérieure à la langue ordinaire, la prose métrique constitue une variable au sein d'une même langue, tantôt déliée, tantôt ordonnée selon des règles⁴⁴. Les circonstances d'utilisation sont également opposées. Cicéron rédige des lettres métriques dans trois cas : lorsqu'il s'adresse à des personnages d'un rang élevé et d'une situation prépondérante, lorsqu'il envoie un rapport officiel au sénat, lorsqu'il accomplit une obligation comme la recommandation, l'encouragement, l'exhortation⁴⁵. Ce sont des circonstances où Cicéron, homme public, se montre soucieux de respecter sinon un code, du moins un certain formalisme social dans l'écriture. Aux trois classes de lettres métriques correspondent trois grandes classes de lettres non métriques : les lettres intimes, adressées à sa femme, à son frère, à ses amis les plus proches, celles qui lui permettent de maintenir la *familiaritas*, la « liaison », l'« amitié » ; les lettres courantes, sur des affaires particulières, destinées aux seuls destinataires ; quelques lettres d'affaires, exigeant de la netteté et de la clarté dans l'expression. Le recours à la prose métrique établit donc un clivage entre le domaine strictement privé, familial, et le domaine officiel ou semi-officiel.

Il en va de même du grec, mais en sens contraire. Le grec est absent des lettres à caractère officiel, comme il l'est des discours prononcés devant le Sénat ou le peuple où il serait inconvenant et risible, parce qu'il apparaîtrait comme contraire à la tradition nationale ou pédant⁴⁶. Il est absent des lettres sévères et graves, en particulier des lettres de recommandation et de consolation⁴⁷. On le rencontre en revanche dans les lettres enjouées et familières, où il atteste l'intimité et la connivence entre destinataires partageant une même culture. C'est en particulier dans les lettres à son ami Atticus que Cicéron saute facilement du latin au grec, n'insérant pas seulement des mots isolés mais des éléments de phrases entiers. Tantôt il souhaite recourir à un vocabulaire technique adapté, dans le domaine de la rhétorique ou de la philosophie notamment, tantôt il recherche une certaine confidentialité. Le grec lui sert aussi à exprimer ses émotions, sur un mode lyrique ou enjoué, alors qu'il disparaît de sa langue dans les circonstances tragiques et sévères. La ligne de partage entre les lettres métriques et non métriques, entre les lettres avec et sans mots grecs, recoupe dans une large mesure celle que l'on peut établir entre les devoirs de la vie publique et les devoirs de la vie privée. L'hétérogénéité fonctionnelle et sociale de la lettre a pour corollaire son hétérogénéité linguistique ou stylistique.

44. Un texte est écrit en prose métrique lorsque la forme métrique du dernier mot de chaque phrase détermine la forme métrique des mots qui précèdent le mot final, en vue d'obtenir une certaine cadence.

45. Voir E. Deniaux, 1993, p. 25 et 27.

46. *De officiis*, I, 111.

47. M. Von Albrecht, 2003, p. 55.

3.2. Langage et communication

Cela ne signifie pas pour autant que l'on doive opposer radicalement deux types de parole dans des contextes dissemblables. La séparation de la sphère privée et de la sphère publique ne va pas de soi dans l'anthropologie romaine, où se confondent en grande partie l'homme et le citoyen. « On ne peut opposer, écrit F. Dupont, une vie privée, quotidienne qui serait la vérité intime des hommes, à une vie publique qui le paralyserait dans le cérémonial social et ne serait qu'un masque emprunté et conventionnel. La dramatisation morale de la vie politique qui fournit l'essentiel de la littérature latine n'est pas un masque qui nous cacherait une Rome concrète et quotidienne, enracinée dans les réalités matérielles. La vie publique et ses drames sont la vraie vie des Romains »⁴⁸.

Aussi bien la distinction des « devoirs privés » et des « devoirs publics » remplis par l'homme romain est-elle théorique, de nombreuses formes d'*officia* se rangeant, suivant les circonstances, dans l'une ou l'autre d'entre elles⁴⁹. Si la distinction s'impose entre, par exemple, les lettres officielles au Sénat et les simples billets à son épouse Terentia, il n'en va pas de même pour de nombreuses lettres, qui passent simultanément ou successivement des affaires privées aux affaires publiques⁵⁰. La lettre reflète alors la variété de la conversation qui se tient la plupart du temps « soit sur des affaires privées, soit sur la chose publique, soit sur l'étude et l'enseignement des arts libéraux »⁵¹. Elle aura alors la souplesse du discours oratoire, sous la double influence du dialogisme et de la rhétorique judiciaire⁵², mais plus encore la souplesse de la conversation, en vertu du principe de l'*aptum* rappelé par Cicéron : « qu'on se rende compte d'abord de quoi l'on parle : s'il s'agit de choses sérieuses, qu'on y apporte du sérieux, et s'il s'agit de choses plaisantes, de l'agrément »⁵³.

Précisément, en écrivant à Paetus que l'on ne s'exprime pas toujours de la même manière, Cicéron intègre par analogie la pratique épistolaire dans sa réflexion sur la théorie de la convenance, reprenant mot pour mot la même expression utilisée dans l'*Orator*⁵⁴. Les styles qu'il mentionne, le style simple et le style élégant renvoient à la tripartition que nous avons évoquée ci-dessus.

Comment situer le style épistolaire dans cette théorie des trois styles ?

48. F. Dupont, 1989, p. 339.

49. J. Hellegouarc'h, 1963, p. 156.

50. Voir M. Von Albrecht, 2003, p. 70.

51. *De officiis*, I, 134 : *aut de domesticis negotiis aut de re publica aut de artium studiis atque doctrina*.

52. Voir J.-E. Bernard, 2007 b.

53. *De officiis*, I, 134 : *Ac uideat in primis quibus de rebus loquatur ; si seriis, seueritatem adhibeat, si iocosis, leporem*.

54. *Orator*, 123.

Cicéron précise que les lettres sont tissées habituellement dans « les mots de tous les jours », assimilant l'épistolarité à la conversation utilitaire, privée ou publique, à cet art de la parole qui est, selon les mots du *De oratore*, « à découvert, à la portée, pour ainsi dire, et à la disposition de chacun, instrument d'une pratique journalière, langage usuel de la conversation »⁵⁵. Est-ce à dire que la lettre est, comme la conversation dont elle est le substitut, en dehors du domaine oratoire et de la théorie littéraire ? Dans l'optique antique, l'échange verbal n'appartient pas directement au champ oratoire : informel, il relève plutôt de la comédie, sérieux et réglé, de la philosophie⁵⁶. Mais Cicéron, tout en précisant qu'il n'y a pas de règles pour la conversation, estime qu'elle relève du domaine commun de la réflexion sur le langage et la pensée⁵⁷. Nous pouvons appliquer à la communication épistolaire ce que Cicéron dit de l'éloge dans le *De oratore*, par l'intermédiaire d'Antoine : « Mais faut-il donc une théorie, des règles pour chacun des emplois de la parole ? Il suffira de puiser aux sources ordinaires, d'où se tirent les préceptes généraux d'éloquence »⁵⁸.

La théorie cicéronienne n'oppose pas de manière radicale la parole familière et la parole solennelle⁵⁹. La distinction entre *contentio* et *sermo* ne signifie pas, en effet, qu'il n'y ait pas de points de jonction entre les deux types de parole. Dans sa pratique oratoire, il s'agit moins d'une opposition entre le discours et la conversation qu'une différence de ton et de tension, au sein même de chaque cadre de parole, solennel ou privé, discursif ou dialogique⁶⁰. C'est une question de gradation plus que de rupture. La parole oratoire est le résultat d'une maîtrise exercée sur la langue en vue

55. *De oratore*, I, 12 : (...) *dicendi autem omnis ratio in medio posita communi quodam in usu atque in hominum more et sermone uersatur*. Cette assimilation entre la langue de la conversation et la langue épistolaire est confirmée par Quintilien, *Institution oratoire*, 19 : « il y a donc, avant tout, une prose enchaînée et serrée, une autre déliée, comme dans la conversation et la correspondance » (*Est igitur ante omnia oratio alia uincta atque contexta, soluta alia, qualis in sermone et in epistulis*).

56. L. Pernot, 1993, p. 424.

57. *De officiis*, I, 133.

58. *De oratore*, II, 44 : *Sed non omnia, quaecumque loquimur, mihi uidentur ad artem et ad praecepta esse reuocanda. Ex eis enim fontibus, unde omnia dicendi praecepta sumuntur (...)*.

59. Voir G. Achard, 1994, p. 113. La parole oratoire est considérée comme la version améliorée de la langue parlée, voir J. Dangel, 1996b, p. 307 et p. 314 : « Parole véritable, l'oralité littéraire des Latins oblige finalement à reconnaître que la stylisation artistique, loin de conduire à une rupture avec le parler quotidien, n'en est que la forme continuée dans un souci d'excellence expressive ».

60. C. Lévy, 1993, p. 401-402, qui précise qu'il peut y avoir *sermo* dans l'éloquence et *contentio* dans la conversation.

d'en styliser les ressources naturelles⁶¹. Cela explique que les discours puissent recourir aux deux types de parole, selon les moments, et se situer, selon les degrés d'élaboration de la langue, dans l'un ou l'autre des trois styles de la tradition rhétorique. Le style le plus fréquent des discours est le style tempéré, propre à charmer par l'emploi discret et mesuré des tropes, des périodes habilement cadencées ; dans les circonstances solennelles, l'orateur rompt l'équilibre du style moyen en donnant de la vivacité et de la véhémence à sa langue, par des périodes plus courtes et symétriques, par des anaphores et des invectives, et vise à atteindre le grand style propre à soulever les passions. Inversement il peut aussi abaisser son style, chercher davantage de simplicité et de naturel, en vue d'instruire, se reposer de la joute oratoire par l'emploi de mots usuels, voire familiers comme les diminutifs, par les proverbes ou les plaisanteries dont il parsème ses propos. Dans les discours, l'on peut donc trouver des passages qui relèvent du *sermo*, lorsque l'orateur met les rieurs de son côté ou apostrophe un témoin. Aussi un même discours n'entre-t-il jamais continûment dans l'un ou l'autre style, les trois styles permettant d'alterner les trois moyens traditionnels de la persuasion, à savoir prouver, plaire, émouvoir. Ce ne sont pas des catégories exclusives, mais complémentaires selon les moments de la plaidoirie ou selon l'auditoire.

Cicéron ne dit pas autre chose de la lettre : elle est habituellement une conversation utilitaire, mais il n'exclut pas, par une analogie implicite entre la pratique épistolaire et la pratique oratoire, qu'elle puisse s'orner du prestige de l'éloquence. De fait, les commentateurs n'ont pas manqué de noter la variété du style épistolaire de Cicéron, grâce à laquelle les lettres peuvent prouver⁶², engager une défense⁶³, soutenir le pour et le contre⁶⁴, mais aussi charmer⁶⁵ ou émouvoir. Nombre de lettres mélangent ainsi les tons, passant du sérieux au plaisant, de la gravité au badinage⁶⁶. C'est pourquoi, s'il fallait déterminer une typologie des styles épistolaires chez Cicéron, il conviendrait d'en énumérer non pas trois, mais des centaines⁶⁷.

Cette place essentielle qu'il accorde à l'adaptabilité du langage dans sa pratique comme dans sa théorie fait de l'épistolarité un instrument de communication capable de faire face à la complexité du réel social, ainsi

61. Voir J. Dangel, 1996 b, p. 311.

62. *Fam.*, 1, 9, 16 : *Est probandum qui*.

63. *Att.*, 16, 7, 3 : *defensio*.

64. *Fam.*, 11, 27, 8 : *in utramque partem...disputari posse*.

65. *Q.fr.*, 3, 1, 22 : *litteris...delectari* ; *Att.*, 4, 8, 1 : *multa me in epistula tua delectarunt* ; *Fam.*, 7, 1, 16 : *delectatio*.

66. Voir *Fam.*, 9, 24, 3 : « plaisanterie à part, je te conseille » (*extra iocum moneo*) ; *Att.*, 2, 8, 1 : « si ta lettre ne contient rien d'autre que du badinage plaisant » (*sin nihil praeter iocationem*).

67. M. Von Albrecht, 2003, p. 22.

que l'écrit justement S.K. Stower : « People like Cicero lived lives of much greater complexity with sophisticated literary and linguistic abilities cultivated through rhetorical and philosophical training. It is not surprising that their letters are also much more articulate and complex »⁶⁸.

Ainsi considérée sous l'angle de l'adaptation au comportement social, la rhétorique de Cicéron, si souvent reliée à la grande éloquence au cours des siècles – « ces fausses beautés que nous blâmons en Cicéron » selon Pascal, rejoignant pour une fois Montaigne⁶⁹ – apparaît plutôt comme une tentative historiquement marquée de penser dans leur globalité toutes les ressources du langage, des plus banales aux plus sublimes. On peut être sensible aux limites de cette tentative – sa subordination à la politique, à nuancer cependant par l'importance qu'elle accorde à la philosophie, son absence de distinction entre linguistique et rhétorique, aboutissant à considérer tout acte d'énonciation comme un acte de persuasion, son caractère empirique⁷⁰; on préférera peut-être y trouver des analogies avec les préoccupations de la sociolinguistique contemporaine, notamment américaine, en particulier par l'importance qu'elle accorde au cadre de parole et à la performance qu'il induit – voir les théories autour du *talk in frame*, des *settings*, des *social markers in speech*⁷¹... A l'intersection de différentes disciplines, permettant de concilier la réflexion sur le langage avec les données positives ou symboliques de l'histoire, elle offre en tout cas, en dépit ou peut-être à cause de ses limites théoriques, une structure d'intelligibilité précieuse pour la juste appréhension de la culture antique.

EA 2649 Babel

Université du Sud-Toulon-Var

Références bibliographiques

- Achard, G. (1981), *Pratique rhétorique et idéologie politique dans les discours « optimates » de Cicéron*, Leiden.
- Achard, G. (1994)², *La communication à Rome*, Paris.
- Albrecht, Von, M. (2003), *Cicero's Style. A synopsis*, Leiden-Boston.
- Bernard, J.-E. (2007a), « Parole privée et parole publique à Rome : les lettres de Cicéron *imperator* », dans M. Ledentu (dir.), *Parole, Media, Pouvoir dans l'Occident Romain*, Lyon, p. 265-278.
- Bernard, J.-E. (2007b), « Du discours à l'épistolaire : les échos du *Pro Plancio* dans la lettre de Cicéron à Lentulus Spinther (Fam., I, 9) », dans *Rhetorica. A Journal of the History of Rhetoric*, 25, 2, 2007, p. 223-242.
- Chiron, P. (2007), *Aristote, Rhétorique*, Paris (GF Flammarion).

68. Voir S. K. Stower, 1986, p. 75.

69. Pascal, *Pensées*, 31, éd. L. Brunschvigg, Hachette, 1897 (Paris, 1978).

70. Voir F. Dupont, 1982.

71. Nous renvoyons à Ph. Rousselot, 1996.

- Cousin, J. (1979), *Quintilien, Institution oratoire*, Livres X-XI, C.U.F., Paris.
- Dangel, J. (1996a), « Typologie des textes et rhétorique antique : Quintilien », dans F. Rastier, *Texte et sens*, Paris, p. 245-261.
- Dangel, J. (1996b), « Typologie des textes dans la rhétorique latine : l'oralité selon Quintilien », dans J. Dangel et C. Moussy, *Les structures de l'oralité en latin*, Paris, p. 305-314.
- David, J.-M. (1992), *Le patronat judiciaire au dernier siècle de la république romaine*, Rome.
- Declercq, G. (1992), *L'art d'argumenter. Structures rhétoriques et littéraires*, Paris.
- Deniaux, E. (1993), *Clientèles et pouvoir à l'époque de Cicéron*, Rome.
- Desbordes, F. (1996), *La rhétorique antique*, Paris.
- Desmouliez, A. (1976), *Cicéron et son goût. Essai sur une définition d'une esthétique romaine à la fin de la République*, Bruxelles.
- Dumont, L. (1983), *Essais sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'idéologie moderne*, Paris.
- Dupont, F. (1982), « Cicéron, sophiste romain », *Langages*, 65, p. 23-46.
- Dupont, F. (1989), *Le citoyen romain sous la République, 509-27 av. J.-C.*, Paris.
- Ernout, A., Meillet, A. (1959-1960), *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 4^e éd., Paris.
- Gavoille, L. (2004), « Lettre et sermo », dans L. Nadjó, E. Gavoille (éd.), *Epistulae antiquae III, Actes du III^e colloque international « L'épistolaire antique et ses prolongements européens »*, U. de Tours, Louvain-Paris, p.33-52.
- Hellegouarc'h, J. (1963), *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris.
- Lévy, C. (1993), « La conversation à Rome à la fin de la République : des pratiques sans théorie ? », dans *Rhetorica. A Journal of the History of Rhetoric*, 11, p. 399-414.
- Michel, A. (1960), *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'oeuvre de Cicéron*, Paris.
- Michel, A. (1983), « La théorie platonicienne de la convenance et la pédagogie de la parole chez les Anciens », dans H. Zehnacker, G. Hestz (éd.), *Hommages à Robert Schilling*, Paris, (Coll. d' Etudes Latines.Série scientifique, 37), p. 361-374.
- Michel, A., Nicolet (1964), C., *Cicéron*, Paris.
- Molinié, G. (1992), *Dictionnaire de rhétorique*, Paris.
- Müller, R. (2001), *Sprachbewusstsein und Sprachvariation in lateinischen Schrifttum der Antike* (Zetemata Heft 111), München.
- Nicolet, C. (1976), *Le métier de citoyen dans la Rome républicaine*, Paris.
- Pernot, L. (1993), « Un rendez-vous manqué », *Rhetorica, A Journal of the History of Rhetoric*, XI, 4, p. 421-434.

- Pernot, L. (2000), *La Rhétorique dans l'Antiquité*, Paris.
- Rousselot, Ph. (1996), « Les conditions du langage politique : le point de vue de Cicéron », dans *Bulletin de l'association Guillaume Budé*, 1996, 3, p. 232-260.
- Stowers, S.K. (1986), *Letter writing in Greco-roman Antiquity*, Philadelphia.
- Testard, M. (1965), *Cicéron, Les devoirs*, Paris, C.U.F.
- Yon, A. (2002, [1964]) *Cicéron, L'orateur. Du meilleur genre d'orateurs*, Paris, C.U.F..